

mienne ; moi, que je vous parle, j'ai été pendant deux ans en garnison à Versailles ; rien que ça, mon bonhomme ; mais à propos de bonhomme je ne vois pas souvent le nôtre ; est-ce que ce serait que vous avez confiance aux n'hurons, vous ?

— Pourquoy n'aurai-je pas confiance aux Hurons, sergent ?

— Sans vous offenser, vous conviendrez sensiblement de bonne amitié avec moi, que c'est des drôles de particuliers et qu'ils portent un uniforme qui ne laisse pas que d'être singulier, rapport à l'ordonnance.

— L'habit ne signifie rien, sergent ; c'est l'homme qu'il faut connaître ; *Tareah* est un chef, son père et son grand-père étaient des *Sagamores* ; quoique bien jeune encore la réputation de *Tareah* est grande ; il est renommé sur le sentier de la guerre, M. le marquis de Montcalm, votre nouveau général, le connaît ; il l'apprécie et a toute confiance dans sa sagesse.

— Je professe subseqüemment beaucoup d'estime, ainsi que je le dois, pour M. le marquis de Montcalm qui est mon chef putatif, répondit-il d'un air rogue, mais qu'il me semble nonobstant que je suis susceptible d'avoir des opinions *sordides* à moi-même.

— En effet, sergent, rien ne s'y oppose, reprit le chasseur en souriant, mais faites-moi donc le plaisir, si cela ne vous gêne pas trop, de regarder un peu de ce côté ?

Et il étendit le bras vers le fleuve.

— De quel côté, chasseur ?

— Par ici, sergent, entre les deux flots, à votre droite.

— Je regarde, eh bien, après ?

— Est-ce que vous n'apercevez rien ?

— Attendez donc, en effet, il me semble entr'apercevoir un canot.

— Ce n'est pas un canot, sergent, c'est une pirogue.

— Une pirogue ? Eh bien, en quoi, s'il vous plaît, un canot se différencie-t-il d'une pirogue ?

— Je ne pourrais positivement vous le dire, sergent ; mais il est certain que ce que vous voyez est une pirogue.

— Eh bien, soit ! j'y condescends, après ?

— Eh bien, sergent, après, dans cette pirogue se trouve l'homme que nous attendons.

— L'Huron ?

— *Tareah*, oui, sergent.

— C'est postérieurement impossible !

— Dans cinq minutes vous aurez la preuve du contraire.

En effet, moins de cinq minutes plus tard, la pirogue, adroitement dirigée par un seul homme debout à l'arrière et la conduisant à la *godille*, au moyen d'une longue pagaie, accosta au pied de l'accore ; l'homme s'élança à terre, tira la légère embarcation sur le sable, la cacha dans un épais fourré ; cela fait, il apparut presque aussitôt entre les deux causeurs.

Ce nouveau venu était *Tareah*, le chef huron.

Il jeta un rapide regard sur les deux blancs, puis mettant son fusil en bandoulière, il croisa les bras sur sa poitrine et demeura immobile et silencieux.

Ainsi que *Sans-Pistes* l'avait dit un instant auparavant au sergent, *Tareah* était jeune, il avait à peine vingt-cinq ans : ses traits étaient beaux, sa physionomie noble et intelligente. Sa taille élevée était bien prise, ses gestes sobres et gracieux ; les peintures dont il s'était *mataché* le visage lui donnaient un aspect farouche, rendu plus saisissant par l'éclat magnétique de son regard.

Bien que la saison fût avancée déjà, le haut de son corps n'était garanti contre le froid que par une légère couverture de laine ; la plume d'aigle plantée droite dans sa touffe de guerre faisait reconnaître sa qualité de chef ; ses armes, excepté le fusil, étaient celles usitées par les Peaux-rouges, mais beaucoup plus riches et surtout mieux confectonnées qu'elles ne le sont habituellement dans les tribus ; son fusil, dont le marquis de Montcalm lui avait fait présent, était une arme du plus grand prix, garnie en argent et sortant de chez le premier armurier de Paris.

Deux ou trois minutes s'écoulèrent, sans qu'un seul mot fût échangé entre les trois hommes.

Le sergent, autant par caractère que par habitude, ne doutait jamais de rien ; il se décida à rompre le premier le silence, qui commençait à lui peser.

— Soyez le bienvenu, Huron, dit-il à l'Indien d'un ton de supériorité, et pourtant au lieu de vous complimenter nonobstant, je devrais peut-être vous adresser sensiblement des reproches.

L'œil du chef lança un éclair, il fronça le sourcil ; mais presque aussitôt toute marque de mécontentement disparut de son visage, il sourit et se tournant vers le sergent :

— Que veut dire les jambes arquées ? répondit-il doucement, *Tareah* ne l'a pas compris.

Les Peaux-rouges ne prononcent que très-difficilement les noms européens, aussi préfèrent-ils donner aux gens avec lesquels ils sont en rapports suivis des surnoms tirés de leurs qualités morales ou de leurs défauts physiques.

Le sergent *Laroutine* avait longtemps servi sur les bâtiments de guerre en qualité de soldat de marine ; c'était donc presque un vieux matelot, plus habitué à courir sur le pont d'un navire qu'à marcher sur la terre ferme ; aussi n'avait-il pu se déshabituer de marcher les jambes écartées, les bras en cerceaux et le haut du corps en avant, comme s'il eût été toujours à bord et obligé de conserver son équilibre contre le roulis et le tangage ; cette particularité n'avait pas échappé aux indigènes : tout de suite ils avaient donné au sergent, avec leur railleuse finesse native, le singulier sobriquet mentionné plus haut.

Ajoutons à la louange du brave *Laroutine*, que loin de le blesser, ce surnom au contraire le flattait beaucoup parce qu'il le faisait reconnaître pour marin.

— Je veux dire, reprit le sergent avec suffisance, tout en faisant sa moustache, qu'il est impossible que vous ayez accompli la mission que M. le marquis de Montcalm vous avait confiée.

*A suivre*